

**GUSTAVO MALAJOVICH**

# Le jardin de bronze

roman traduit de l'espagnol (Argentine)  
par Claude Fell



actes noirs  
*ACTES SUD*

Extrait de la publication



“ACTES NOIRS”

série dirigée par Manuel Tricoteaux

LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

Mystérieusement disparue à la sortie du métro en compagnie de sa baby-sitter, la petite Moira n’arrivera jamais au goûter d’anniversaire où l’attend son père.

Ses parents placent d’abord tous leurs espoirs dans les appels à témoins, puis se déchirent à mesure que l’enquête policière piétine. L’homme, seul, continuera la lutte. Après une dizaine d’années de recherches et d’innombrables impasses, une petite araignée en bronze, et l’alliage particulier de son métal, déporte l’enquête des pavés de Buenos Aires aux confins d’Entre Ríos, où un Kurtz argentin règne au cœur des ténèbres du Paraná.

Et c’est dans un jardin de bronze aux arbres métalliques envahis par la végétation que des statues de femmes, ou plutôt d’une même femme reproduite à l’infini, révèlent l’effroyable aliénation des liens du sang.

Un Buenos Aires gothique où des édifices majestueux abritent des bureaux démantelés, une police corrompue, des médias à la solde du pouvoir : si la réalité argentine est ici bien prégnante, la singularité de ce roman tient surtout à la conduite de la tragédie intime d’un homme qui était loin de chercher la terrible vérité qu’il s’est acharné à découvrir.

GUSTAVO MALAJOVICH

*Gustavo Malajovich est né en Argentine en 1963. Il a abandonné son métier d'architecte afin de se consacrer à l'écriture de scénarios pour le cinéma et surtout pour la télévision. Il est l'un des auteurs de la série culte Los Simuladores, énorme succès en Amérique latine et en Espagne. En cours de traduction dans de nombreux pays, Le Jardin de bronze est le premier volet d'une série.*

Photographie de couverture : © Magdalena Berny

Titre original :

*El Jardín de bronce*

© Gustavo Malajovich/Random House Mondadori,  
SA, Buenos Aires, 2011

© ACTES SUD, 2014  
pour la traduction française  
ISBN 978-2-330-02912-8

GUSTAVO MALAJOVICH

# Le jardin de bronze

roman traduit de l'espagnol (Argentine)  
par Claude Fell

*ACTES SUD*



*À Paula mon épouse, pour les longues marches ensemble.*

*À mes enfants, María et Théo. Ils pourront lire ce livre quand ils seront grands. (Mais qu'ils ne se dépêchent pas trop de grandir.)*



*Le mal est une pièce à deux faces. L'une me fait souffrir, l'autre me fait pécher. Je fais tourner la pièce et les deux faces se superposent.*

*Souffrance et péché. Impossible d'éviter que tourne la pièce du mal.*

ERNESTO DANUBIO,  
*Janus*, texte inédit.



## PRÉAMBULE

16 décembre 1987

*Aujourd'hui, dans le ravin, il s'est produit quelque chose de terrible.*

*J'ai dû tuer papa.*

*Je ne sais pas d'où je tire la force d'écrire. J'ai l'impression que tous mes sens sont plongés dans un grand aquarium à l'eau sombre.*

*Je suis à présent dans ma chambre et j'entends les voix éner-vées des habitants de la maison, qui s'interrogent à son propos. C'est logique. En règle générale, papa est à la maison avant huit heures, pour présider la cérémonie du dîner. Il est neuf heures et demie et il n'est toujours pas là. Il me semble percevoir le bruit nerveux que produit Reba quand elle parle, ce mélange de murmure et de respiration asthmatique. "Il s'est peut-être attardé sur le quai ? Il est peut-être resté à parler avec les ouvriers ? J'appelle le bar de Farías ?"*

*Il ne va pas revenir, Reba. N'insiste pas.*

*Papa est renversé sur le dos, les yeux ouverts. Je les ai vus de loin. Rien ne semble indiquer qu'il est mort, si ce n'est l'angle étrange que fait une de ses jambes. On lit sur son visage cette expression virile de suffisance que je lui ai toujours connue, maintenant teintée d'une ombre imprévue de surprise.*

*Je vais mettre de l'ordre dans mes souvenirs concernant ce qui est arrivé pour que l'épisode soit clairement consigné dans ce journal.*

*Je me suis mis très tôt au travail, comme un jour normal. La crue de la rivière avait perdu de sa force, les îlots n'étaient plus inondés et l'air avait à nouveau cette odeur sèche que j'aime tellement. J'essaie toujours de terminer mon inspection le plus vite possible pour*

avoir plus de temps à l'atelier. C'est pourquoi je me suis pressé de rentrer en ramant sur un rythme soutenu, tout en chassant les moustiques qui collaient à la sueur de mon visage. J'ai amarré la barque, j'ai emprunté le sentier de pierres plates et je suis entré dans l'atelier sans que personne ne me voie.

J'étais là tranquillement, je tenais fermement une pièce fondue pour qu'elle ne me tombe pas des mains, la chaleur du métal qui prenait forme me brûlait le visage, quand à travers la baie donnant vers l'ouest j'ai vu mon père, debout entre deux grands hévéas. Il était de dos, comme chaque fois que mes yeux tombaient sur lui. De dos ou légèrement de profil, pensant comme d'habitude à je ne sais quoi, avec cette attitude qui donnait l'impression qu'il méprisait jusqu'à l'air autour de lui. Je pouvais voir sa nuque, où naissait la chevelure coupée en brosse qui recouvrait sa tête massive, grise, dotée de deux oreilles fines qui semblaient soutenir à grand-peine ses lunettes dont la monture d'écaille avait la couleur d'un coquillage poncé par la mer. Je ne fus pas surpris de voir qu'il tenait dans sa main droite levée une vieille pince à linge en bois. Avec le pouce et l'index, il faisait pression sur la pince pour l'ouvrir, puis il s'exerçait avec chaque doigt de la main, pouce et majeur, pouce et annulaire, jusqu'à ce que mes propres doigts en deviennent douloureux à force de le regarder. Papa n'oubliait jamais d'exercer ses doigts pour le violon, bien qu'il ait pratiquement cessé de jouer depuis la mort de maman.

J'abandonnai dans l'évier les tenailles et la pièce que j'étais en train de modeler et je m'approchai de la baie. À ce moment, papa se retourna et me regarda. Comme je le supposais, il m'avait vu depuis un moment, avant de tourner le dos à l'atelier jusqu'à ce que je remarque sa présence. Il faisait la même chose avec tout le monde, avec Reba, avec les ouvriers, même avec Cordelia. Il attendait constamment qu'on le découvre comme s'il faisait partie du paysage depuis toujours, au même titre qu'un arbre, une montagne, un fleuve.

Il me fit signe de sortir. J'enlevai mes gants de toile et je partis à sa rencontre.

Papa ne me regardait jamais en face quand il me parlait. Le nombre de mimiques qu'échangent les membres d'une même famille pour se blesser sans avoir besoin de mots est à peine croyable. Quand je lui répondais, il ne me regardait pas non plus, et alors je me demandais s'il écoutait ce que je lui disais ou s'il faudrait le répéter. C'était très irritant.

*Je me rends compte que j'utilise le passé pour écrire toutes ces choses. Il faudra que je m'y habitue peu à peu.*

*Nous échangeâmes les monosyllabes de rigueur, il rangea la pince à linge dans la poche de son manteau et se mit à marcher, ce qui signifiait qu'on devait le suivre. Nous contournâmes l'atelier et la serre aux vitres teintées d'orange par la lumière du soir qui nous plaisait tant, à Cordelia et à moi.*

*C'était l'heure où le bruit des oiseaux redouble d'intensité, dans un ultime effort pour s'opposer à la tombée de la nuit.*

*Nous marchâmes en direction de la rivière, en laissant de côté la piscine surélevée. Il m'interrogea sur ma journée, sur mes obligations, de la voix neutre et méthodique qui lui était habituelle, même si je crus noter que le ton se faisait plus traînant sur certains mots.*

*C'est ce qui m'a mis sur mes gardes.*

*Papa louvoyait toujours avant d'aborder le cœur du problème, mais quand il avait fixé son objectif, il se lançait et ne s'arrêtait plus, comme un torero à l'heure de la vérité.*

*J'ai du mal à me souvenir de tout ce qu'il m'a dit ou de ce dont il a commencé à me parler avant que la situation ne s'envenime. Je crois me rappeler un sermon lancinant sur l'ordre que je devais mettre dans ma vie, maintenant que j'avais vingt et un ans, que le sursis pour mon service militaire s'achevait, sursis qui avait été inutile parce que je n'en avais pas profité pour faire des études, et ainsi de suite à n'en plus finir. Très vite je me mis à penser à autre chose, mon esprit partit vagabonder ailleurs, et tandis que j'entendais le discours monotone de papa, je pensais à Cordelia et à ses épaules, à la marque du vaccin contre la tuberculose qui ressemblait au coup d'un ciseau de sculpteur sur sa peau ambrée.*

*C'est alors que je m'aperçus que papa lui aussi prononçait le nom de Cordelia.*

*Je levai les yeux et rencontrai son regard, qui fixait le mien. Je n'avais pas le souvenir d'un événement de ce genre. Il était impossible de soutenir son regard et, tout piteux, je baissai à nouveau les yeux. Je sentais une brûlure sur mon visage, plus vive et plus profonde que celle de la forge de l'atelier. Papa parlait et sa bouche marquait une moue de mépris, et je commençai à avoir l'impression que mon corps prenait la consistance du verre, de ces énormes vitres installées dans les bâtiments de la rue principale, qui se brisent à coup sûr si on fait*

pression sur elles, et alors leurs fragments coupants s'écroulent en cascade, te tranchent d'abord un doigt puis le reste du corps, qu'ils finissent par réduire en bouillie.

Papa était en train de dire "Ça suffit" et n'arrêtait pas de me regarder. "Ça suffit", répétait-il, et à un moment donné je vis sur son visage, dissimulée sous l'indignation et la fureur, une trace de fatigue qui me surprit. Je vis sa vieillesse et je vis clairement qu'il n'avait plus aucune envie de se battre pour une vie, une famille, une propriété. Il souhaitait peut-être se rendre au village, entrer dans le bar de Farías pour y prendre un verre, s'asseoir à la table de formica qui est près de la machine à couper le jambon, dans l'attente qu'un habitué lui adresse la parole et qu'il se lance dans une conversation truffée de plaisanteries paillardes et de commentaires sur le football.

C'était ce que voulait papa ; et non pas affronter une situation sans issue avec son fils.

À ce moment j'eus envie de le serrer dans mes bras, mais je savais qu'il me repousserait et que ce serait trop douloureux. En plus, il était déjà tard. Papa n'en démordait pas, il monologuait et planifiait mon avenir. Il abordait le choix de ma carrière et le voyage en Europe. À Milan il y avait une école des beaux-arts excellente, dont maman lui avait parlé à maintes reprises. J'avais une chance unique d'étudier et de me former "au centre du monde", comme il aimait le répéter à maman.

Je pris conscience que le terrain montait pendant que nous marchions, ce qui signifiait que nous nous approchions du ravin. Papa s'arrêta à un ou deux mètres du bord et resta à regarder au loin. On ne voyait pas la rivière de là où nous étions, par contre on distinguait la succession des îlots qui s'estompaient à l'horizon. "Le soleil s'est déjà couché", dit-il. Et au bout d'un moment il ajouta : "Demain sans faute prépare-toi à partir."

Les constellations vertes qui recouvraient mes yeux quand je les frottais avec force commencèrent à me brouiller la vue.

Je sentis mes lèvres former le mot "non".

Papa me regarda. Cette fois on lisait très clairement son mépris.

"Demain tu vas t'en aller d'ici. Ou bien tu le fais sans broncher, ou bien je t'emmène jusqu'à la gare à coups de pied aux fesses."

Il se tourna à nouveau en direction du vent.

Je ne me rappelle pas à quoi j'ai pensé à cet instant. À nouveau je regardais sa nuque. La pensée me traversa que cette nuque était en

réalité le visage de papa. C'était comme la statue d'une vieille idole dont le temps avait effacé les traits.

À bout de patience je m'avançai vers lui. J'appuyai mes mains sur son dos et continuai à avancer. La surprise l'empêcha peut-être de dire quelque chose. Pendant un instant ses talons semblèrent vouloir s'arc-bouter sur le sol, mais ils ne réussirent qu'à glisser inutilement. Ensuite plus rien sous lui ne le soutint. Je me rejetai en arrière pendant qu'il tombait.

Je n'entendis aucun cri, à peine une inspiration, un soupir, comme quand quelqu'un plonge dans une piscine ou dans la rivière, en aspirant profondément. J'attendis quelques secondes. Je ne perçus pas non plus le moindre impact ; c'était comme s'il avait fondu.

Au bout d'un moment je me décidai à me pencher sur le bord et je le vis gisant en bas.

J'espérais ne pas le voir, car il n'y avait eu aucun bruit ; je pensai qu'un de ces quatre matins on le retrouverait flottant dans les airs et me fixant avec son rictus de mépris habituel.

Mais le corps de papa était là-bas en bas. Immobile.

Il ne pouvait pas être vivant ; même lui ne pourrait pas survivre à une telle chute.

Je le regardai encore un peu, puis tournai le dos au ravin et me dirigeai vers l'atelier. À cet instant je marchai sur quelque chose par terre et en baissant les yeux je découvris la pince à linge. Elle avait dû tomber pendant notre empoignade. Je la mis dans ma poche.

Je repris ma marche, sans me presser, mais sans flâner non plus.

On voit le ravin depuis la rive opposée, qui fait également partie de notre propriété ; à l'exception de quelque ouvrier attardé, personne n'avait pu voir ce qui était arrivé. Il me sembla distinguer simplement une vache, qui avait pu contempler la scène en ruminant.

Je m'étonnai moi-même de mon sang-froid tout en revenant vers la serre que je contournai avant d'entrer dans l'atelier et de refermer la porte, en m'appuyant avec soulagement contre le vieux bois patiné par les ans. Je restai dans l'atelier une heure de plus, comme je le faisais constamment, pour que personne ne remarque un changement dans mes habitudes. Ensuite je sortis mon journal de sa cachette et me rendis dans ma chambre.

Et c'est là que je me trouve, à attendre.

Le fond du ravin se trouve à dix mètres du bord de la rivière et la marée ne remonte pas jusque-là pendant la nuit. Il ne s'écoulera pas

plus d'un jour sans qu'on le voie, car si on ne l'aperçoit pas d'en haut, il y aura bien un patron pêcheur qui le remarquera.

Maintenant que j'y pense, la découverte de l'accident n'est plus qu'une question d'heures, car quand l'absence de papa se prolongera, Reba va envoyer les ouvriers, Cordelia et moi pour le chercher. Si elle a déjà appelé le bar de Farías, si on ne l'a pas vu sur le quai, Reba doit s'inquiéter. Elle va nous obliger à le chercher, et je devrai peut-être moi-même jouer la comédie de le découvrir, bien que je préfère que ce soit un ouvrier qui le fasse.

Maintenant Reba s'interroge à son sujet. Il me semble entendre la voix douce et profonde de Cordelia qui lui répond. Amadeo et peut-être Lautaro doivent être eux aussi dans le coin. Il faudra que je sorte pour faire semblant.

Je me demande si on remarquera ce qui est arrivé, si mon visage me trahira. J'aurais intérêt à avoir un miroir ici dans ma chambre. Je vais voir si je peux en fabriquer un à l'atelier. Plutôt deux, comme ça j'offrirai l'autre à Cordelia.

Les prochains jours s'annoncent difficiles. Il faudra que je prenne la maisonnée en charge. Ce sera peut-être mieux ainsi.

Je dois absolument me rappeler de cacher ce cahier avec les autres. Désormais il est très important qu'on ne le découvre pas.

Je ne sais pas quoi dire. Papa trouvera peut-être cela déplaisant, mais je me sens soulagé.

Où peut-il bien être maintenant ? Je suppose qu'il ne mérite pas d'être aux côtés de Dieu, même si son pardon est infini.

Je regarde sa vieille pince à linge, qui lui servait à renforcer ses doigts. Je commence à presser la pince entre l'index et le pouce de ma main droite. Puis le majeur et le pouce, puis l'annulaire et le pouce. Au fur et à mesure que je passe aux doigts les plus fragiles, l'effort devient insupportable.

On dirait presque une torture.

PHASE UN  
LE MOIS LE PLUS CRUEL



*Buenos Aires, 4 avril 1999*

Quelques jours avant qu'on enlève sa fille, Fabián Danubio se débattait au milieu d'un rêve, dont il était persuadé qu'il allait s'en évader très vite.

Il ne se rappelait jamais ses rêves et il ne croyait pas une minute que les hommes étaient hantés toutes les nuits par des rêves qu'ils oubliaient ensuite. Il n'avait jamais lu une seule revue présentant des preuves irréfutables sur le sujet. Fabián réfléchissait à tout cela avec cette logique oblique qui ne se manifeste que dans les rêves, tout en se frayant un passage à travers un environnement poisseux qui ralentissait ses mouvements.

Il arpentait une rue dans un quartier indéterminé, de nuit. Il savait que Lila et Moira étaient tout près, mais il n'arrivait pas à les voir. Dans son rêve, il n'y avait pas de sols qui engloutissaient les pieds ni de chutes interminables. La rue était déserte et les boutiques fermées, mais en y regardant à deux fois, il constata qu'en réalité elles étaient abandonnées : leurs portes restaient ouvertes et tout y était entassé dans les coins ; on ne voyait de temps à autre qu'une caisse enregistreuse hors d'usage ou un comptoir brisé, des étagères vides, et le scintillement obsédant d'un tube fluorescent.

Comme dans tous les rêves, le corps de Fabián savait où il se dirigeait, mais son esprit l'ignorait. Il devinait vaguement qu'il était en train de fuir, mais il ne parvenait pas à savoir qui ni dans quelle direction. À cet instant, Fabián crut entendre tout

près les voix de Lila et de Moira. Il s'arrêta au milieu d'une rue, face à ce qui ressemblait à l'habitable d'une caisse automatique abandonnée, qui s'avéra être par la suite un ascenseur aux parois de verre. Elles étaient dedans. Elles semblaient lui demander par gestes de se presser. Fabián tenta de courir, mais quand il arriva près de la cabine les portes se fermèrent. De l'autre côté du verre, Moira le regardait ; Lila aussi, mais ensuite elle lui tourna le dos. La lumière de la cabine s'éteignit, il appuya les paumes de ses mains sur le verre et s'approcha, en essayant de les voir. Mais l'intérieur était très sombre. Il vit alors se dessiner dans l'obscurité une autre silhouette, et quand il se rapprocha, il tomba sur deux yeux bleus sans visage, des yeux humains ou animaux, qui le regardaient fixement.

Fabián sortit de son rêve en poussant un grognement et se retrouva sur le parquet à côté de son lit. C'était la première fois qu'une telle chose lui arrivait : tomber du lit par la faute d'un rêve.

Il regarda Lila pour voir si le bruit l'avait réveillée, mais elle dormait. Il se leva avec précaution et se pencha sur le lit de Moira. Sa fille dormait elle aussi, en serrant dans ses bras une peluche qui tentait d'imiter Jiminy, le criquet de Walt Disney. Il avait le chapeau de l'original, mais plus de pattes et un corps plus allongé ; sa forme était plus bestiale, comme si Jiminy Cricket était devenu moins humain et plus insecte. C'était la peluche favorite de Moira.

Il s'approcha de sa fille pour vérifier si elle n'avait pas fait pipi au lit. Miraculeusement, non. C'est ce qui expliquait qu'elle n'avait pas migré dans leur lit.

Toutes les nuits, entre deux heures et trois heures du matin, Moira faisait pipi, stratégie infaillible pour abandonner son lit et se réfugier dans celui de ses parents.

Le psychiatre de Lila leur avait recommandé une psychologue pour enfants, qu'ils avaient consultée à ce propos. Cette femme leur avait certifié que c'était une étape qui serait bientôt dépassée. On voyait bien qu'elle n'était pas obligée de laver des draps tous les jours.

Fabián se dirigea vers la cuisine. Il régnait un silence absolu, y compris dans la rue, ce qui était inhabituel. Il comprit qu'on

était dimanche. Il revint dans la chambre et se recoucha. Il toucha légèrement l'épaule de Lila. Elle bougea, écartant une ombre inexistante. Fabián se rendormit dans la minute, cette fois sans rêver.